

Les nuits « tropicales » se multiplient en France

Conséquence directe du réchauffement, les nuits où le thermomètre reste au-dessus de 20 °C se banalisent

Dans beaucoup de zones tempérées, cela s'est longtemps apparenté à une anomalie. De plus en plus banales, les nuits dites « tropicales », pendant lesquelles le thermomètre ne descend pas au-dessous de 20 °C, s'intensifient et se multiplient partout en France. Une conséquence directe du réchauffement de l'atmosphère qui pèse sur les organismes des plus fragiles et qui pousse certains à s'équiper de climatisation pour préserver leur sommeil.

Au cours de l'été qui vient de s'écouler, plutôt modéré sur une partie du pays, Nice a ainsi connu soixante nuits d'affilée de ce type. Dans celle du 11 au 12 août, le thermomètre est resté bloqué à 28,1 °C à Menton (Alpes-Maritimes). Avant que des orages ne viennent casser cette période étouffante, Marseille a recensé vingt-huit nuits d'affilée à plus de 20 °C ; Cannes, vingt-six, et Perpignan, vingt. « Cela ne nous étonne pas, mais ça nous affole un peu quand même quand nous nous penchons sur les données », résume Matthieu Sorel, climatologue à Météo-France. On constate une multiplication de ces épisodes dans le Sud et une remontée très nette du phénomène vers le nord de la France. Plus aucune région n'est à l'abri.

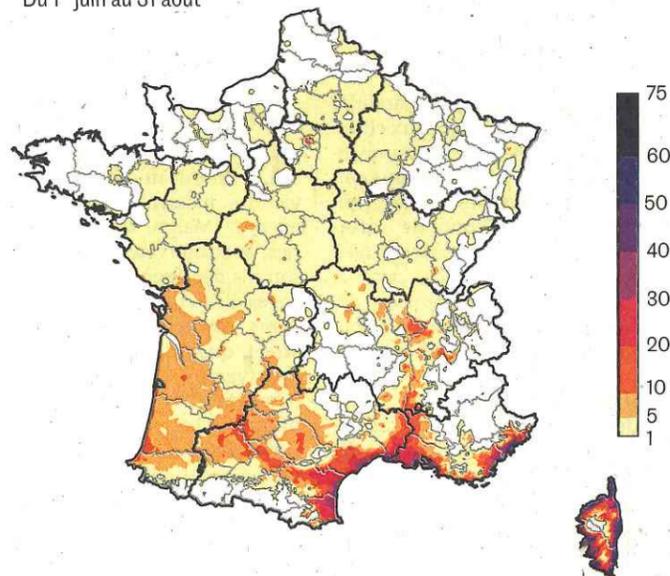
Remontée vers le nord

Sur les villes du pourtour méditerranéen, les données de la dernière décennie compilées par Météo-France et consultées par *Le Monde* sont impressionnantes. Le 1^{er} août 2017, le thermomètre est resté bloqué à 30,5 °C en pleine nuit à Marignana, en Corse. Un record absolu.

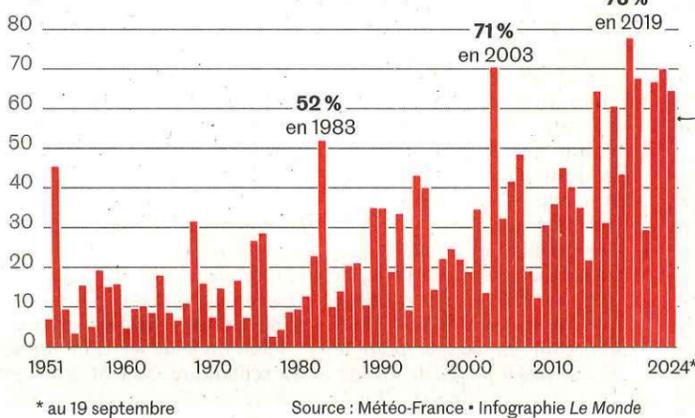
En 2022, la ville de Nice a vécu cent quatre nuits tropicales, dont soixante-neuf de suite, un autre record. Dans cette ville, les séries s'empilent depuis dix ans : quatre-vingt-treize en 2018, quatre-vingt-deux en 2019, quatre-vingt-neuf en 2023, soixante-dix en 2024. Un marqueur évident du changement climatique. Entre 1943 et 1952, le chef-lieu des Alpes-Maritimes n'avait comptabilisé, en moyenne, que vingt-deux nuits « tropicales » par an. Depuis 2015, aucune année ne s'est déroulée avec moins de soixante-dix nuits à plus de 20 °C. « Comme tout ce qui est lié aux températures, il

Nombre de nuits tropicales durant l'été* 2024

* Du 1^{er} juin au 31 août



Superficie du pays ayant connu une nuit tropicale depuis 1951, en % du territoire français métropolitain



* au 19 septembre

Source : Météo-France • Infographie *Le Monde*

s'agit d'une conséquence directe du réchauffement climatique, même s'il peut y avoir des variations locales en fonction des conditions nuageuses ou de la morphologie de l'environnement », analyse Robert Vautard, coprésident du groupe 1 du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC).

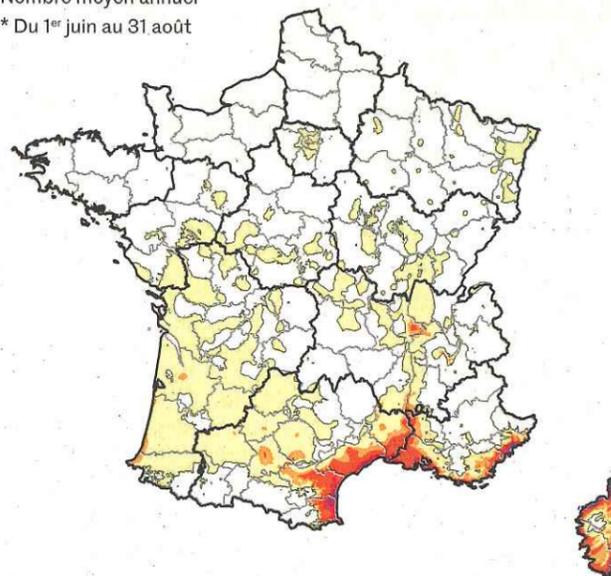
Selon un rapport de l'Insee Provence-Alpes-Côte d'Azur, publié le 21 mai, 79 % de la population de cette région sera exposée à des nuits « tropicales » sur la période 2021-2050, alors que ce taux n'était que de 35 % sur la période 1976-2005, « principalement sur

une partie de la bande littorale ». « La mer Méditerranée agit comme un régulateur thermique, elle peut adoucir les températures la journée mais aussi les maintenir à un niveau très élevé la nuit, décrypte M. Sorel. Elle pousse le taux d'humidité, ce qui ajoute une moiteur très désagréable qui, combinée à la chaleur, peut avoir des conséquences sanitaires importantes. » Car, si les hautes températures de la mer Méditerranée – des pointes entre 28 °C et 30 °C ont été mesurées cet été entre la Corse et le continent – ont une influence, cette évolution concerne beaucoup d'autres zones du sud de la Loire.

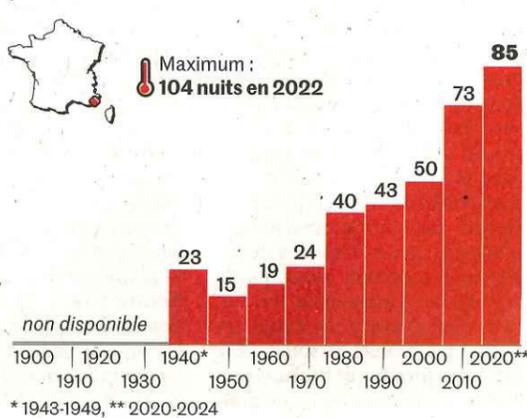
Nombre de nuits tropicales 1991-2020* (étés)

Nombre moyen annuel

* Du 1^{er} juin au 31 août



Nice : nombre moyen de nuits tropicales par an, par décennie



* 1943-1949, ** 2020-2024

Montpellier a ainsi subi cinquante-trois nuits « tropicales » en 2022 (quarante-quatre en 2023, trente-six cette année), Toulouse a eu trente-quatre nuits de ce type en 2022. Et même Bordeaux, ville plutôt tempérée, notamment la nuit, en comptabilisait vingt en 2022, alors que ce phénomène était quasiment inexistant au XX^e siècle en Gironde (quatre nuits à plus de 20 °C mesurées entre 1921 et 1946).

La multiplication et l'intensification des nuits dites « tropicales » dans le Sud s'accompagne d'une remontée de ce phénomène vers le nord. Entre 2015 et

2024, selon l'indice de superficie de Météo-France, 58 % du territoire avait connu, en moyenne, au moins une nuit à plus de 20 °C, avec des pics notables. Ainsi, en 2019, 78 % de l'Hexagone a été touché (70 % en 2023, 64 % en 2024). Entre 1960 et 1969, seulement 14 % du territoire avait connu ce phénomène.

Hausse des « risques sanitaires »

A Paris, dix nuits tropicales ont été recensées entre 1901 et 1932. Depuis dix ans, il s'agit de la moyenne annuelle pour la capitale. « Les nuits tropicales, quasi inconnues dans le nord de la France,

Les îlots de chaleur urbains peuvent être atténués par la végétalisation, l'isolation des bâtiments et la sobriété

pourront revenir régulièrement », prévenait, en 2020, un rapport du portail Drias, un service de Météo-France, qui réfléchit au climat futur de la France en s'appuyant sur les différents scénarios du GIEC. Dans l'hypothèse la plus probable, le Drias prévoyait quinze à vingt-cinq nuits « tropicales » dans la capitale tous les ans d'ici à 2050, et jusqu'à trente-cinq nuits par an à l'horizon 2080.

Ces chaleurs nocturnes, dont la « répétition augmente les risques sanitaires et fragilise davantage la santé des personnes les plus vulnérables, particulièrement les plus âgées et plus jeunes », selon l'Insee, sont encore un peu plus amplifiées dans les grandes villes. « La forme et les matériaux de la ville, combinés aux activités humaines productrices de chaleur, génèrent une augmentation supplémentaire de la température pouvant aller jusqu'à 8 °C ou 10 °C par rapport à ses alentours, notamment la nuit », précisait le rapport « Paris à 50 °C » publié par la Mairie de Paris en avril 2023 après avoir sollicité des scientifiques et urbanistes.

Ces « îlots de chaleur urbains », selon le terme employé par le GIEC, peuvent être atténués par la végétalisation, l'isolation des bâtiments et la sobriété, par exemple en ne poussant pas les climatisations qui dégagent de la chaleur. Ainsi, il est possible « de réduire la température moyenne de la ville jusqu'à 4,2 °C la nuit, et de réduire la consommation électrique de 60 % », estimait ce document de la Ville de Paris. Un immense défi qui devrait être au cœur des Plans nationaux d'adaptation au changement climatique de la France, dont le troisième n'a toujours pas été rendu public, en raison de la dissolution de l'Assemblée nationale en juin. ■

MATTHIEU GOAR

Entre juillet et septembre, Nice a suffoqué plus de soixante jours

La succession de nuits chaudes, dans la capitale de la Côte d'Azur, a mis à rude épreuve la résistance des habitants les plus fragiles

NICE - correspondance

Quand Marie-Adeline Daumas a enfin obtenu les clés d'un logement social, derrière la gare, en plein centre-ville de Nice, elle a eu du mal à y croire. « Je me suis dit : enfin, fini les galères », explique cette mère célibataire de deux enfants. C'était un logement avec de la lumière, et puis deux chambres, une pour chaque enfant. Elle devait dormir dans le salon, mais ce n'était « pas très cher payé » pour un logement neuf dans un bâtiment tout juste livré. « J'étais ravie », dit-elle. Mais, dès le premier été, en 2023, le petit T3 surchauffe. Dans la chambre de ses fils, Marie-Adeline Daumas enregistre plus de 29 degrés. Chaque matin, les enfants laissent des taches de sueur sur leurs matelas et partent cernés au centre aéré. L'été 2024, « c'était encore pire ».

Entre le mois de juillet et début septembre, Nice a suffoqué plus de soixante jours. La journée, les 32 °C au thermomètre pouvaient correspondre à un ressenti de 40 °C à cause de l'humidité. Les

fonds de vallées, habituellement plus frais, ont également atteint des températures anormalement élevées : jusqu'à 36 °C. L'eau des plages a frôlé 30 °C. La nuit, les matériaux urbains relâchaient la chaleur accumulée, entre les murs et la mer surchauffée, impossible pour la ville de se rafraîchir. Résultat : une série de soixante et une nuits dites « tropicales » d'affilée.

Artificialisation des sols

L'immeuble de Marie-Adeline Daumas comprend des logements privés et sociaux. Dans la petite ruelle, deux entrées : la A dessert les lots privés, la B les logements sociaux. Dans le bâtiment A, des climatiseurs sont installés. Dans le B, avec le patio qui fait puits de chaleur et les fenêtres de toit en plein soleil, impossible de respirer. A bout, Marie-Adeline Daumas a dû fuir chez sa mère qui habite un vieil immeuble « aux murs épais » dans le centre-ville. Là-bas, au moins, elle peut ouvrir les volets et créer un courant d'air. Elle a essayé d'appeler le bailleur, Unicil, rien n'y fait. Contacté, ce

dernier n'a pas souhaité répondre aux questions du *Monde*. « On vit dans des conditions où on n'est pas respectés en tant qu'humains, estime Marie-Adeline Daumas, des sanglots dans la voix. J'aimerais que les bailleurs viennent passer une semaine chez moi l'été. Que je prenne leur baraque et qu'ils s'installent chez moi. Je leur laisse les clés. Peut-être qu'après on pourra discuter. »

L'ensemble du pourtour méditerranéen subit la dynamique du réchauffement plus vite que le reste du continent européen, comme le rappelait la Commission européenne en février. Et les villes sont encore plus vulnérables au phénomène à cause de l'artificialisation des sols.

Nice se retrouve donc en première ligne, et en particulier ses quartiers très bétonnés. Dans les cités, notamment, les nuits sont devenues un enfer, aggravant les pathologies de certaines personnes fragiles. Cécile Baravalle, 48 ans, est infirmière depuis dix ans aux Moulins, dans le nord de la ville. Entre juillet et début septembre, elle a dû faire hospitali-

« J'aimerais que les bailleurs viennent passer une semaine chez moi l'été »

MARIE-ADELINE DAUMAS
habitante de Nice

ser trois patients âgés, « dont deux qui sont désormais décédés et ne reviendront donc pas », précise-t-elle. Avec le manque de sommeil et la déshydratation, les personnes âgées sont plus sujettes aux vertiges et donc aux chutes. Deux autres patients avec des troubles cognitifs ont décompensé avec la chaleur. « Ils ont chaud, ils sont plus agités, ça augmente considérablement les troubles », remarque-t-elle.

Dans les cages d'escalier de la cité, l'air est souvent irrespirable. Alors, quand les ascenseurs sont en panne, il faut faire une pause à chaque étage. « Ça nous est arrivé à nous, soignants en bonne santé et bien portants, d'avoir le tournis,

raconte Cécile Baravalle. Il faisait tellement chaud dans certains appartements que moi-même je dégoûlais alors que je venais juste préparer un pilulier. Je parlais, le plus vite possible, obligée de laisser le patient dans cette fournaise. »

Le groupe de soignants a été obligé d'adapter ses gardes, commençant encore plus tôt le matin. Cécile Baravalle se souvient qu'à 5h30, au début de son service, le tableau de bord de sa voiture affichait déjà 25 °C. Les patients, eux, mettaient des bouteilles d'eau au frais avant leur passage. Cécile ne parle même plus de colère, simplement « d'incompréhension » envers les pouvoirs publics.

« J'étais punie »

Moralement, aussi, la chaleur et les nuits courtes ont abîmé certains Niçois. Colette Falandry, 80 ans, a l'impression d'avoir vécu « dans le noir, entre parenthèses de la vie normale » pendant deux mois. Désormais, elle a le cafard. « J'étais punie », estime-t-elle. Dans son appartement près du port, elle a dû renoncer à ouvrir les volets. A 80 ans, difficile de mettre

des draps mouillés aux fenêtres comme préconisé à la télévision. Impossible, aussi, de se balader le long de la mer comme elle a l'habitude de le faire. La nuit, sous ses fenêtres, « une agitation de jour », dit cette professeure d'italien à la retraite : le bruit des plages encore bondées à minuit, occupées par des habitants qui tentaient de profiter d'un tout petit peu d'air avant de regagner leurs logements. « Je les comprendrais », note-t-elle.

Elle s'est juré d'essayer de trouver quelque chose en 2025 pour ne pas revivre un été pareil. Mais son mari, atteint de la maladie d'Alzheimer, est hospitalisé non loin, et Colette passe le voir tous les jours. Alors elle a appelé des centres plus au Nord, pour voir s'ils pouvaient la prendre le temps de l'été : « Mais évidemment, on m'a ri au nez. »

En septembre, quand les premières gouttes sont venues interrompre les soixante jours de supplice, Colette est sortie sous la pluie. « Elle était chaude, se souvient-elle. On se serait cru à La Nouvelle-Orléans. » ■

SOFIA FISCHER